Démission de la raison

Francis A. Schaeffer

Chapitre 1 - Nature et grâce

L'origine de l'homme moderne peut être située à plusieurs moments de l'histoire. Pour ma part, je la place à l'époque de Thomas d'Aquin (1225 – l 274), dont l'enseignement a véritablement changé la face du monde en ouvrant le débat sur ce qu'il est convenu d'appeler "la nature et la grâce", concepts que je présenterai sous la forme du diagramme suivant, aux deux niveaux :

grâce
---
nature

ou en développant:

La grâce, "niveau supérieur"	Dieu le Créateur, le ciel et les choses c l'invisible et son influence sur la terre, l l'homme, l'unité.
La nature "niveau inférieur"	Le créé, la terre et les choses terrest monde visible avec l'action de l'homme nature sur la terre, le corps de l'hom diversité.

Jusqu'à Thomas d'Aquin, les modes de penser subissent l'influence byzantine : les choses célestes prévalent sur les choses terrestres, leur caractère sacré interdit toute représentation réaliste. Ainsi Marie et Joseph sont toujours représentés sous forme de symboles, comme on peut le voir, par exemple, sur l'une des mosaïques byzantines de basse époque qui décorent le baptistère de Florence. En revanche, la nature en tant que telle – arbres et montagnes – n'a d'intérêt pour un artiste que dans la mesure où elle fait partie de son monde. L'escalade d'une montagne, par exemple, n'a en soi aucun attrait, et n'en acquiert que sous l'influence des idées nouvelles.

Ainsi, jusqu'à l'époque de Thomas d'Aquin, la représentation symbolique des choses célestes – très saintes et très lointaines – revêt une importance primordiale, tandis que la nature demeure presque ignorée.

Avec Thomas d'Aquin, nous assistons à la naissance de l'humanisme de la

Renaissance. Dans la pensée de ce philosophe, la nature n'est plus complètement dissociée de la grâce et une certaine unité s'établit entre les deux. Après Thomas d'Aquin, les philosophes s'efforcent, pendant bien des années, de définir l'unité de la nature et de la grâce avec l'espoir de lui trouver un fondement rationnel.

La Renaissance a eu plusieurs effets heureux, en promouvant, par exemple, une conception plus juste du rôle de la nature. Selon la Bible, la nature est l'oeuvre de Dieu ; elle a donc son importance et ne saurait être méprisée, comme d'ailleurs le corps n'a pas à l'être lorsqu'il est comparé à l'âme. La beauté est également importante et la sexualité n'est nullement mauvaise en soi. La nature est un don de Dieu à l'homme ; elle est bonne, et l'homme, en la méprisant, méprise en réalité la création et, par conséquent, Dieu lui-même, le Créateur.

Thomas d'Aquin et l'homme autonome

Abordons, maintenant, sous un autre angle, le rapport qui existe entre la nature et la grâce. Donner à la nature sa juste place est bien, mais, comme nous le verrons, cela a été un ferment de destruction. En effet, dans la pensée de Thomas d'Aquin, si la volonté de l'homme est déchue, son intelligence ne l'est pas. Cette conception limitée de la Chute, contraire à la Bible, est la cause de bien des difficultés. Ainsi, dans un domaine de sa vie, celui de l'intelligence, l'homme est considéré, maintenant, comme indépendant, "autonome". Cette autonomie[(1)]est manifeste de plusieurs manières dans l'oeuvre de Thomas d'Aquin; elle permet, par exemple, le développement de la théologie naturelle[(2)], indépendamment de la révélation scripturaire. Saint Thomas pensait qu'il y avait corrélation et même unité entre ces deux approches de la théologie, mais désormais, il faut le souligner, il existe un domaine où la pensée est autonome.

A partir de ce "principe d'autonomie", la philosophie rompt, à son tour, avec les Ecritures et prend un libre essor. A sa suite, cette tendance, en vérité moins nouvelle qu'il n'y paraît, va se préciser et, loin de rester limitée à la théologie philosophique de Thomas d'Aquin, va gagner le domaine des arts.

Notons, en passant, une faiblesse de notre système d'éducation, aussi bien dans les écoles laïques que religieuses : l'ignorance des liens qui unissent entre elles les diverses disciplines enseignées. Cette ignorance est une des raisons pour lesquelles le grand bouleversement, dont notre génération est le théâtre, a pris au dépourvu les chrétiens "évangéliques". On aborde l'exégèse, la théologie et la philosophie, la peinture ou la musique, en négligeant le fait que toutes ces disciplines concernent l'homme et ne sauraient donc être considérées isolément.

Peintres et écrivains

Cimabue (1240–1302), qui a eu Giotto (1267–1337) pour élève, est le premier artiste à subir très tôt cette nouvelle influence, puisque Thomas d'Aquin a vécu de

1225 à 1274. Au lieu de se limiter à peindre des sujets appartenant au domaine de la grâce selon la symbolique byzantine, Cimabue et Giotto se mettent à représenter les réalités de la nature à la manière naturaliste. Ce changement est progressif. Tout d'abord, au cours d'une période de transition, les artistes commencent à représenter les sujets d'importance secondaire selon la nature tandis que Marie, par exemple, conserve sa figuration symbolique.

Dans le domaine des lettres, une évolution identique se produit chez Dante (1265–1321), Pétrarque (1304–1374) et Boccace (1313–1375). L'importance accordée à la nature transforme tout. Pétrarque est le premier dont on sache qu'il a escaladé une montagne par simple plaisir. Cet intérêt porté à la nature telle que Dieu l'a faite est, nous l'avons vu, tout à fait légitime.

Ainsi, Thomas d'Aquin a ouvert la voie à un humanisme "autonome", une philosophie "autonome" ... mouvement qui, en prenant de l'ampleur, ne tardera pas à envahir tous les domaines.

La nature opposée à la grâce

C'est progressivement que la nature conquiert son indépendance au détriment de la grâce. Jusqu'à la Renaissance comprise, de Dante à Michel-Ange (1475 – 1564), l'"autonomie" de la nature s'affirme de plus en plus et celle-ci s'éloigne de Dieu au fur et à mesure du rejet, par les philosophes, de toute tutelle. Lorsque la Renaissance atteint son apogée, la nature a supplanté la grâce.

Examinons, pour commencer, une miniature peinte aux environs de 1415 et intitulée Les grandes heures de Rohan. Elle relate l'histoire d'un miracle, thème courant à l'époque. Lors de leur fuite en Egypte, Marie, Joseph et l'enfant passent près d'un champ où un homme est en train de semer, et un miracle se produit. Le blé lève en l'espace d'une heure, prêt pour la moisson que l'homme va commencer. Les soldats lancés à la poursuite de la sainte famille arrivent et demandent si celle-ci est passée depuis longtemps. Comme l'homme répond qu'il semait à ce moment-là, les soldats s'en retournent. L'intéressant n'est pas l'histoire, mais la scène elle-même. Une grande différence de proportions existe entre, d'une part, le groupe formé par Joseph, Marie et l'enfant, le serviteur et l'âne, disposé en haut du tableau et le dominant, et, d'autre part, les petites silhouettes des soldats et du moissonneur avec sa faux, dans le bas. Ce contraste est souligné, de plus, par les lignes dorées placées en arrière-plan de la partie supérieure. Ce tableau exprime clairement dans quel rapport, à l'époque, se trouvent la nature et la grâce, cette dernière prédominant nettement et la nature occupant peu de place.

Au nord de l'Europe, c'est Van Eyck (1380–1441) qui confère à la nature une importance nouvelle en la représentant telle qu'elle est. En 1410 – date très importante dans l'histoire des arts –, il peint une miniature qui, malgré ses dimensions très réduites (environ douze centimètres sur sept), n'en est pas moins une oeuvre maîtresse; pour la première fois, un paysage y est peint d'après nature.

Tous les peintres de la Renaissance s'en inspirent. Le thème en est le baptême de Jésus, auquel le peintre ne consacre qu'une petite partie du tableau. A l'arrière-plan se trouvent une rivière, un château, des maisons, des montagnes, c'est-à-dire un authentique paysage qui montre bien l'importance nouvelle donnée à la nature. Ces paysages se retrouvent bientôt dans toute l'Europe.

La Vierge au chancelier Rolin, peinte par Van Eyck en 1435 – actuellement au Louvre –, marque l'étape suivante: le chancelier Rolin debout en face de Marie, mains jointes . dans une attitude de prière, est, détail significatif, de la même taille qu'elle. Marie n'est plus un personnage lointain dominant la petite silhouette du chancelier.

Désormais le mouvement est amorcé: comment l'équilibre va-t-il s'établir entre la grâce et la nature ?

Après Giotto disparu en 1337, un autre grand peintre, Masaccio (1401 – 1428), engage l'art italien sur une voie nouvelle en y introduisant la notion de perspective et d'espace réels. Pour la première fois, la lumière arrive de la bonne direction. Dans la merveilleuse église des Carmes à Florence, par exemple, les fresques sont peintes de manière à présenter leurs ombres conformément à la réalité, comme si elles étaient produites par la lumière venant d'une fenêtre du bâtiment. Masaccio peint la nature dans sa réalité. Ses peintures donnent une impression de relief, d'atmosphère, et on y décèle, pour la première fois, le souci de la composition. Bien que disparu prématurément à l'âge de 27 ans, c'est lui qui donne à la nature sa vraie place. L'importance que Masaccio et Van Eyck ont accordée à la nature aurait pu mener à une conception biblique de l'art.

Avec Filippo Lippi (1406–1469), la nature commence à dévorer la grâce de façon moins ambiguë que dans La Vierge au chancelier Rolin de Van Eyck. En effet, en 1465, Filippo Lippi peint la Vierge comme une très belle jeune fille tenant un bébé dans les bras, sur un fond de paysage qui rappelle l'influence de Van Eyck. Cette Vierge n'est en rien un symbole ! C'est une jolie fille avec un bébé dans les bras, qui n'est autre que la maîtresse du peintre, ce que tout Florence sait. Personne n'aurait osé faire pareille chose quelques années plus tôt.

En France, vers 1450, Fouquet (1416–1480) représente Marie, avec un sein nu, sous les traits d'Agnès Sorel, maîtresse du roi, comme le savent les familiers de la Cour. Ainsi, à la place de Marie allaitant l'enfant Jésus, apparaît la maîtresse du roi, le sein nu. La grâce est bien morte! La nature devenue "autonome" est destructrice. Dès qu'une certaine "autonomie" se développe dans l'un ou l'autre domaine de la vie, l'élément "inférieur" se substitue peu à peu à l'élément "supérieur" (cf. diagramme ci-dessus). Nous appellerons, désormais, ces deux éléments, respectivement, le "niveau inférieur" et le "niveau supérieur".

Léonard de Vinci et Raphaël

Léonard de Vincifait oeuvre de novateur et se rapproche, encore, de l'homme moderne. Les dates de sa vie, 1452–1519, sont importantes, parce qu'elles coïncident avec le début de la Réforme. Vinci joue, d'autre part, un très grand rôle dans l'évolution de la pensée philosophique.

Cosime l'ancien, philosophe florentin mort en 1464, voit le premier toute l'importance de la philosophie platonicienne [(3)]. Si Thomas d'Aquin a mis en honneur l'aristotélisme [(4)], Cosime, quant à lui, se fait le défenseur du néo-platonisme. Le grand néo-platonicien Ficin (1433–1499) a pour élève Laurent le Magnifique (1449–1492). Ainsi, à l'époque de Léonard de Vinci, le néo-platonisme est prépondérant à Florence et le vide laissé par la grâce au "niveau supérieur" est comblé par l'idée et l'idéal de l'universel :

la grâce – l'universel
---
la nature – le particulier

Raphaël (1483–1520) illustre cette façon de voir dans L'Ecole d'Athènes, que l'on peut voir au Vatican. Sur l'un des murs de la salle, Raphaël peint une fresque représentant l'Eglise Catholique, en grand contraste avec L'Ecole d'Athènes qui lui fait face et évoque la pensée païenne classique. Dans cette oeuvre, Raphaël oppose la pensée d'Aristote à celle de Platon. Les deux hommes sont debout, au centre, Aristote abaissant ses mains vers la terre et Platon les élevant vers le ciel. Autrement dit, comment trouver l'unité si la diversité est extrême, ou comment rassembler toutes les expressions du particulier devenu "autonome"?

Léonard de Vinci s'est trouvé confronté à ce problème. Peintre néo-platonicien, il est comme on l'a dit – à juste titre, je crois – le premier mathématicien moderne. Il comprend qu'en accordant à la raison une pleine "autonomie", on aboutit aux mathématiques (ce qui se mesure), et les mathématiques ne s'intéressent qu'au particulier, à la mécanique, non à l'universel. Conscient de la nécessité de l'unité, il ne peut accepter cette limitation. Aussi s'efforce-t-il de trouver dans la peinture une représentation de l'âme, non pas de l'âme chrétienne, mais de l'âme universelle : par exemple, l'âme de l'arbre, l'âme de la mer.

l'âme – l'universel
---
les mathématiques – le particulier – la mécanique

A la recherche d'une expression de l'universel par la peinture, il dessine sans relâche et n'achève que peu de tableaux. Ses efforts demeurent vains. Selon Giovanni Gentile (1875 – 1944), l'un des plus grands philosophes italiens, Léonard de Vinci est mort désespéré, faute d'avoir pu découvrir une unité rationnelle. Léonard de Vinci aurait pu échapper à ce désespoir s'il avait été autre qu'il n'était. Mais, n'étant pas moderne, il n'a jamais renoncé à l'espoir d'unifier le champ des

connaissances, en l'espèce le particulier et l'universel, unité que les hommes cultivés d'autrefois ont toujours cherché à définir.

Notes chapitre 1

(1)Auto-nome = loi à soi-même. L'autonomie est entendue, ici, au sens philosophique: l'homme étant la mesure de toute chose. L'autonomie psychologique, à la différence, est positive ; c'est celle de la créature libre et responsable devant son Créateur. (retour au texte)
(2) La théologie naturelle est la partie de la philosophie qui traite de l'existence de Dieu, de ses attributs, en se fondant uniquement sur la raison et l'expérience, sans le secours de la Révélation. (retour au texte)
(3)Le platonisme est le système philosophique de Platon ou se réclamant de lui. Il postule que l'esprit humain, susceptible d'absolu, dépasse le sensible pour atteindre les idées, domaine du pur intelligible, seules réalités, et principes de l'existence autant que de la connaissance. Le vrai seul est réel. (retour au texte)
(4) L'aristotélisme est l'ensemble d'une doctrine provenant d'Aristote ou inspirée par lui. Il est caractérisé par l'analogie de l'être (l'être se dit de multiples manières), la recherche des diverses causes de ce qui est, de ce qui se meut, de ce qui est mû et des diverses opérations volontaires de l'homme (agir et faire). Seul le réel est vrai. (retour au texte)